le jeter dans un camp, l'expédier aux tranchées, aux Dardanelles, à Salonique, dans la boue de l'Yser, dans les ravins de Verdun, à la mort. . .

Et le citoyen émancipé trouve maintenant toute naturelle cette sujétion rigoureuse. Il ne s'en scandalise pas, il s'en fait gloire. Sa destinée, son honneur, ce n'est plus d'épanouir sa vie, d'en jouir, mais de la sacrifier pour un but supérieur. Il ne prétend plus la diriger à son caprice : il la subordonne toute entière au devoir qui a repris le commandement de sa conduite. On ne fait pas ce qu'on veut, on fait ce qu'on doit. Audessus de la liberté, avant le bonheur, il y a le devoir. Tout le monde est d'accord pour proclamer cette loi absolue. Et la France légère est devenue grave ; et les peuples en conflit se donnent mutuellement ce spectacle de nations entières qui s'astreignent persévèrement à cette discipline implacable ; et les âmes des combattants au fond desquelles on perçoit cette conviction, et leurs visages hirsutes où se lit cette volonté, se parent d'une beauté dont le monde s'émerveille. Les héros sont si nombreux qu'on ne les admire plus ; leurs exploits si fréquents qu'ils deviennent monotones. On se lasse de les entendre. Mais rien n'use chez eux le sentiment d'une obligation pour laquelle ils sacrifient tout, et le temps n'affaiblit pas la force que cette certitude leur communique. Ils ont retrouvé le vrai sens de leur vie, sa noblesse, sa loi.

Quand ils sont partis, sur le seuil de la maison familiale que beaucoup ne devaient plus revoir, la même